





# Dans une chambre inconnue

Du même auteur

*La Faille*

Éditions Verticales, 1997

*Un docteur irréprochable*

Éditions de l'Olivier, 2005

*L'Imposteur*

Éditions de l'Olivier, 2010

DAMON GALGUT

# Dans une chambre inconnue

*traduit de l'anglais (Afrique du Sud)  
par Hélène Papot*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Atlantic Books en 2010,  
sous le titre : *In a Strange Room*.

ISBN 978.2.82360.258.6

© Damon Galgut, 2010.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Suivre**





Cela se passe ainsi. L'après-midi, il se met en route sur la piste qu'on lui a indiquée, laissant rapidement derrière lui la petite ville. En moins d'une heure, il est dans un paysage de collines basses couvertes d'oliviers et de pierres grises d'où l'on aperçoit une plaine qui descend en pente douce vers la mer. Il est profondément heureux comme il lui arrive de l'être lorsqu'il marche et qu'il est seul.

Selon que la route monte ou descend, à certains moments il voit très loin, et puis plus rien. Il cherche à repérer d'autres présences, mais le paysage immense semble totalement désert. Seuls signes de vie humaine, de rares maisons isolées, lointaines et minuscules, et l'existence même de la route.

Cependant, alors qu'il atteint le sommet d'une colline, il distingue une silhouette, loin devant lui. Impossible de dire si c'est un homme ou une femme, ni son âge, ni si elle se rapproche ou s'éloigne. Il la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un creux de la route, et lorsqu'il se retrouve à nouveau sur les hauteurs, la

silhouette se précise, elle avance dans sa direction. Ils s'observent maintenant, sans en avoir l'air.

Parvenus au point de rencontre, ils s'arrêtent. La silhouette est un homme qui a environ son âge, entièrement vêtu de noir. Pantalon et chemise noirs, bottines noires. Son sac à dos aussi est noir. Je ne sais pas ce que porte le premier homme, j'ai oublié.

Ils se saluent d'un signe de tête, se sourient.

Vous venez d'où.

Mycènes. Il désigne un lieu, par-dessus son épaule. Et vous.

L'homme en noir indique vaguement un point dans l'espace, derrière lui. Et où allez-vous. Il a un accent que le premier homme ne parvient pas à situer, scandinave, peut-être, ou allemand.

Voir les ruines.

Je croyais que c'était par là, les ruines.

Non. Celles-là, je les ai déjà vues.

Il y a d'autres ruines.

Oui.

C'est loin.

Une dizaine de kilomètres, je crois. D'après ce qu'on m'a dit.

Il hoche la tête. Il est beau, d'une beauté sombre, ses longs cheveux soyeux tombent sur ses épaules. Il sourit, sans raison. Et d'où êtes-vous.

D'Afrique du Sud. Et vous.

Je suis allemand. Vous logez où à Mycènes.

À l'auberge de jeunesse.

Il y a du monde.

Je suis seul, là-bas. Et vous restez ici.

Il secoue la tête, sa chevelure se soulève, flotte dans l'air. Je prends le train ce soir. Pour Athènes.

Cette conversation de part et d'autre de la route est étrangement formelle, et pourtant, sans être intime, leur échange a quelque chose de familier. Comme s'ils s'étaient déjà rencontrés, il y a longtemps. Ce qui n'est pas le cas.

Profitez bien des ruines, dit l'Allemand avec un sourire. Le Sud-Africain répond que c'est là son intention. Puis

ils se saluent de la tête et s'éloignent lentement l'un de l'autre sur l'étroite route blanche en se retournant parfois, jusqu'à redevenir deux points distincts et minuscules qui s'élèvent et s'abaissent suivant les ondulations du terrain.

Il atteint les ruines au milieu de l'après-midi. Je ne sais plus ce que c'était au juste, les restes obscurs d'un édifice imposant, une clôture à escalader, la peur des chiens, mais il n'y a pas eu de chiens, il trébuche parmi les pierres, les colonnes et les terrasses, essaie d'imaginer à quoi cela ressemblait, mais l'histoire résiste à l'imagination. Il s'assied au bord d'un sol dallé surélevé et considère les collines autour de lui, le regard perdu dans le vague, il songe à des choses survenues dans le passé. En y repensant, avec le recul du temps, je me souviens de lui qui se souvient, et je suis plus présent dans la scène qu'il ne l'était. Mais la mémoire instaure ses propres distances, c'est à la fois pleinement moi et un étranger que j'observe.

Lorsqu'il reprend ses esprits, le soleil est bas, les ombres des montagnes s'étirent à travers la plaine. Il s'en retourne lentement dans la fraîcheur bleue. Des parterres d'étoiles germent dans le ciel et la terre est immense, vieille et noire. Il atteint les abords de la ville longtemps après l'heure du souper, remonte la rue principale déserte, entre les boutiques et les restaurants barricadés derrière des volets, pas une fenêtre n'est éclairée, il franchit la porte de l'auberge de jeunesse, monte les escaliers, longe des couloirs bordés de chambres sombres et froides où sont alignées plusieurs rangées de lits superposés inoc-

cupés, personne ne vient à cette époque de l'année, et arrive dans la dernière chambre, tout en haut, au centre du toit, un cube blanc fixé sur la plateforme. Il est très fatigué, il a faim et il veut dormir.

Mais dans la chambre, l'Allemand est là. Assis sur un des lits, les mains entre les genoux, il sourit.

Salut.

Il entre et referme la porte derrière lui. Qu'est-ce que tu fais là.

J'ai raté le train. Il y en a un autre demain matin. J'ai décidé de le prendre. Je lui ai demandé de me mettre dans ta chambre.

Je vois.

Ça ne te dérange pas.

Je suis juste surpris, je ne m'y attendais pas, non, ça ne me dérange pas.

Pourtant, il est mal à l'aise. Il sait que l'homme a reporté son départ non pas à cause du train mais à cause de lui, des phrases échangées sur la route.

Il s'assied sur son propre lit. Ils se sourient à nouveau.

Tu restes combien de temps ici.

Je pars demain matin, moi aussi.

Tu vas à Athènes.

Non. Dans l'autre direction. À Sparte.

Tu as déjà visité Mycènes, alors.

Je suis ici depuis deux jours.

Ah.

Ils sont silencieux, maintenant, immobiles.

Je vais peut-être rester un jour de plus. Je ne suis pas pressé. J'aime bien cet endroit.

L'Allemand réfléchit. J'y pensais, moi aussi. Je n'ai pas encore visité Mycènes.

Tu devrais.

Tu restes, alors.

Oui.

Bon. Moi aussi. Encore un jour.

C'est comme si l'accord qu'ils viennent de passer était plus qu'un simple arrangement pratique sans qu'on en connaisse clairement la nature. Il est tard et il fait froid, la petite chambre est nue et laide dans la lumière des néons. Bientôt, le Sud-Africain se glisse dans son sac de couchage. Intimidé, il ne se déshabille pas comme il le fait habituellement le soir. Il ôte ses chaussures, sa montre et ses deux bracelets en cuivre, et s'allonge sur le dos. Il voit les lamelles métalliques du lit au-dessus de lui et des images éparses de la journée lui reviennent, les ruines, la route, les formes noueuses des oliviers.

L'Allemand s'apprête à se coucher à son tour. Il déroule son sac de couchage sur le lit où il était assis. Un sac de couchage noir, naturellement. Il délace ses bottines, les retire et les range côte à côte sur le sol. Lui non plus ne se déshabille pas, peut-être l'aurait-il fait en temps normal, impossible de savoir ce qu'il fait d'ordinaire. Il ne porte pas de montre. Il va jusqu'à la porte, chaussettes noires aux pieds, il éteint la lumière, revient doucement et grimpe dans son lit. Il met un petit moment à s'installer.

Le Sud-Africain dit quelque chose.

Je n'ai pas entendu.

Comment tu t'appelles.

Reiner. Et toi.

Je m'appelle Damon.

Damon. Bonne nuit.

Bonne nuit, Reiner.

Bonne nuit.

À son réveil le lendemain, l'autre lit est vide et l'eau ruisselle dans la douche, derrière la porte. Il se lève et sort sur le toit. L'air est glacial, limpide et lumineux. Il va jusqu'à l'extrémité du toit et s'assied sur le parapet d'où il surplombe la ville, la rue principale, d'ouest en est, les silhouettes minuscules des chevaux dans un pré. Il est très loin de chez lui.

Reiner le rejoint en essuyant ses longs cheveux dans une serviette. Il porte le même pantalon noir qu'hier, mais pas de chemise, son corps ferme et bronzé est parfaitement proportionné. Il sait qu'il est beau, ce qui, d'une certaine manière, le rend laid. Debout dans le soleil, il se sèche puis traverse à son tour la plateforme et s'assied sur le parapet. La serviette autour du cou, il a la peau hérissée par la chair de poule à cause du froid, des gouttes d'eau brillent comme du métal dans les poils épais de son torse.

Qu'est-ce que tu veux faire, aujourd'hui.



Si on allait voir ces ruines.

Ils vont jusqu'aux ruines. Il les a déjà vues, il y a passé plusieurs heures hier mais il regarde maintenant les murs épais, les fondations, les fortifications et les grandes tombes à travers les yeux de Reiner qui passe d'un niveau à l'autre avec la même expression, le même pas régulier, son long corps parfaitement droit. Il attend, assis sur une pierre, et Reiner s'accroupit près de lui. Parle-moi de cet endroit, dit-il.

Je ne connais pas bien les faits, je m'intéresse surtout à la mythologie.

Eh bien, raconte.

Il raconte ce dont il se souvient, la femme esseulée attend que son mari rentre de l'interminable guerre de Troie, le chagrin causé par le meurtre de sa fille alimentant son désir de vengeance, rien ne nourrit la vengeance autant que le chagrin, une leçon sans cesse répétée par l'Histoire, et sa colère rejoint celle de son amant qui doit lui aussi se venger de ses souffrances, jusqu'à ce qu'Agamemnon revienne avec sa concubine, la prophétesse qui voit ce que le futur leur réserve sans pouvoir en modifier le cours. Il entre, foule les somptueuses tapisseries que sa femme a étalées devant lui, tirant dans son sillage dix années de siège, Cassandre le suit et ils sont massacrés dans la demeure. Il est assassiné dans son bain, pour une raison qu'il ignore cette image est celle qui demeure la plus

nette et la plus réelle, l'homme immense terrassé par des épées, son sang gicle, il s'écroule nu dans l'eau écarlate, pourquoi m'est-il toujours si facile de me représenter la violence quand la tendresse reste prisonnière des mots. L'issue de l'histoire rend inévitable le prochain cycle de douleur et de vengeance, et provoque en quelque sorte le début d'une autre histoire. Et c'est vrai, demande Reiner. Qu'est-ce que tu veux dire. Ça s'est vraiment passé. Non, non, c'est un mythe, mais dans tout mythe il y a une part de vérité. Et qu'est-ce qui est vrai, ici. Je ne sais pas, cet endroit existe, les gens ont longtemps cru qu'il n'existait pas, c'est déjà quelque chose. La mythologie ne m'intéresse pas vraiment, dit Reiner, allons là-haut.

Il parle de la montagne derrière les ruines.

Là-haut.

Oui.

Pourquoi.

Comme ça, dit-il. À nouveau, il sourit, son œil brille d'un éclat particulier, un défi vient d'être lancé, refuser serait une défaite.

Ils entament l'ascension. Ils contournent avec précaution un champ labouré au pied de la montagne, puis la pente devient abrupte, ils se fraient un chemin à travers les broussailles, se battent contre les branchages. À mesure qu'ils

grimpent, les rochers sont plus chaotiques et dangereux. Au bout d'une heure environ, ils atteignent un premier contrefort, dominé par la cime imposante de la montagne, et il refuse d'aller plus loin. Ici, dit-il. Ici, reprend Reiner en levant les yeux, tu en as assez. Oui. Il met un moment à répliquer, d'accord, et lorsqu'ils s'installent sur la pierre, l'Allemand a un air étrangement moqueur.

Les ruines sont très loin, en contrebas, et les deux ou trois visiteurs présents sont semblables à des jouets. Le soleil est haut, il fait chaud malgré la période de l'année. Reiner ôte sa chemise et montre à nouveau son ventre plat et les poils sombres qui descendent en traînée de poudre plus bas, plus bas. Qu'est-ce que tu fais en Grèce, dit-il.

Moi. Je voyage. Je regarde.

Tu regardes quoi.

Je ne sais pas.

Tu voyages depuis combien de temps.

Quelques mois.

Où es-tu allé.

J'ai commencé par l'Angleterre. La France, l'Italie, la Grèce, la Turquie et je suis de retour en Grèce. Je ne sais pas où j'irai ensuite.

Un silence pendant que l'Allemand l'observe et qu'il regarde la vallée au-delà de la plaine, jusqu'aux montagnes bleues dans le fond, et derrière toutes ces questions, il y en a une à laquelle il ne veut pas répondre.

Et toi.

Je suis venu pour réfléchir.

Réfléchir.

Oui, je traverse une période compliquée. Je suis parti marcher quelques semaines pour réfléchir.

Reiner ferme les yeux après avoir dit cela. Lui non plus ne parlera pas, mais chez lui, le silence est une force. Contrairement à moi, contrairement à moi. Je retire également ma chemise pour savourer la chaleur du soleil. Puis, sans savoir pourquoi, il continue, il enlève ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, il est en caleçon sur le rocher, l'air n'est plus si chaud. Ils comprennent qu'il s'offre, d'une certaine manière, mince, pâle et comestible, sur la pierre grise. Il ferme les yeux, lui aussi.

Lorsqu'il les rouvre, Reiner est en train de mettre sa chemise. Son expression reste la même, il ne révèle rien. C'est l'heure du déjeuner, dit-il, je veux redescendre.



